

JIMSAAN
& ZULMA
ESSAIS

**UN AUTRE
POSSIBLE
EST POSSIBLE
ARTURO
ESCOBAR**

« Fustigeant la répétition de logiques capitalistes, extractivistes et surtout coloniales au cœur de la mal nommée "aide au développement", Arturo Escobar propose un programme de libération de la Terre. »

Alexandre Jadin, *Philosophie Magazine*

« S'érigeant contre la " vision hégémonique d'un monde fait d'un seul monde ", le monde " globalisé capitaliste, patriarcal et colonial ", Escobar offre un éclairant point d'entrée dans le courant dit de l'ontologie politique. »

David Zerbib, *Le Monde des Livres*

« Il y a des œuvres qui nous obsèdent, nous habitent et accompagnent notre écriture en l'ouvrant à un autre souffle, créant une communauté, une constellation de sensibilités qui entrent en résonance. »

Mara Montanaro, *L'art même*

SUR LE WEB

La pensée décoloniale, extensions

Maurice Lemoine, *Le Monde Diplomatique*

<https://www.monde-diplomatique.fr/2025/04/LEMOINE/68275>

« Arturo Escobar fait ressortir l'immense richesse de la pensée critique latino-américaine, les bouillonnements locaux des luttes populaires sur tout le continent, les volontés d'autonomie. »

Christian Roinat, *America Nostra*

<https://americanostra.wordpress.com/2024/11/25/arturo-escobar/>

« Sous la plume d'Arturo Escobar, la terre prend naturellement un autre relief, tel un corps qui retrouverait ses limites, sa chair, son intégrité. Et nous avec, solidaires des populations autochtones, des sœurs au-delà du genre. »

Coline Enlart, *TopNature*

<https://www.instagram.com/p/DIgHiVcCKKR/>

« Inattendu. Et passionnant. [...] Les sentiers de son essai sont promesses d'interrogations multiples auxquelles le rapport ordinaire au végétal ne nous avait généralement pas invité·es. »

Coline Enlart, *TopNature*

<https://topnaturebooks.substack.com/p/terre-notre-selection-livres-une>



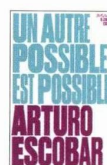
LIVRES
Notre sélection

👉 Pour tous! 📖 Lecteur curieux! 📖 Lecteur motivé! 📖 Lecteur averti

Faut-il décoloniser la Terre ?

Alors qu'**Arturo Escobar**, figure colombienne des études décoloniales, lance un appel à sortir des logiques de domination occidentales pour s'ouvrir à d'autres mondes possibles, le chercheur **Malcom Ferdinand** publie une grande enquête sur le scandale du chlordécone aux Antilles, révélateur d'un « *racisme environnemental* ». L'occasion de soumettre leurs propositions aux critiques soulevées par un ouvrage collectif sur les limites de la pensée décoloniale.

Par **ALEXANDRE JADIN**



Un autre possible est possible
ARTURO ESCOBAR
Trad. de l'espagnol
C. Rougier / Zulma /
368 p. / 22,50 €



S'aimer la Terre
MALCOM FERDINAND
Écocide / Seuil /
608 p. / 25 €



Critique de la raison décoloniale
COLLECTIF
Versus /
L'Échappée /
256 p. / 19 €

Dans les années 1990, les théories décoloniales essaient en Amérique du Sud pour dénoncer les désastres causés par la « colonialité ». Recentrant la modernité autour de la date charnière de 1492 – la « découverte » de l'Amérique –, ces penseurs se distinguent des « post-coloniaux », notamment par leur focalisation sur l'Amérique, l'affirmation d'une domination toujours agissante en dépit des indépendances nationales et l'appel à déconstruire tant les savoirs que les pratiques politiques. En se concentrant sur les pratiques de peuples autochtones marginalisés, le mouvement vise à leur libération de l'emprise culturelle et économique d'un Occident hégémonique. Figure de proue de ce courant, le penseur colombien Arturo Escobar vient de faire paraître en France *Un autre possible est possible*, un essai dans la droite ligne de sa critique du « développementalisme ». Fustigeant la répétition de logiques capitalistes, extractivistes et surtout coloniales au cœur de la mal nommée « aide au développement », il propose un programme de libération de la Terre. Partant de ce qu'il nomme des « *cosmovisions* » – soit des

manières différentes de concevoir les mondes propres aux peuples autochtones –, il les entrecroque avec le « bon sens » pour défendre le « pluriversel », c'est-à-dire « l'idée de mondes multiples mais aussi celle de la vie comme flux ». La thèse centrale est martelée par l'auteur de ce livre-puzzle avec d'autant plus d'impétuosité lyrique qu'il se refuse à l'étayer sérieusement. Et pour une bonne raison: Escobar critique la « dépendance intellectuelle ou épistémique des penseur.e.s latino-américain.e.s vis-à-vis des courants théoriques produits dans les pays dominants ». Dès lors, la quasi-totalité du corpus philosophique de même que certaines logiques de raisonnement sont condamnées du simple fait de leur appartenance à « l'épistémè moderne ». Un concept qu'il reprend (librement) à Foucault... pourtant européen. Pour sauver la Terre, faudrait-il donc abandonner le principe de non-contradiction?

Le vœu de « la libération de la Terre-Mère » d'Escobar résonne avec la démarche du chercheur en science politique de l'environnement Malcom Ferdinand dans son livre *S'aimer la Terre*. Il y

© William L.

revient sur l'intoxication au chlordécone en Martinique et en Guadeloupe. Cet insecticide utilisé dans les bananeraies entre 1972 et 1993 contamine en retour faune, flore et habitants: « *Aujourd'hui, plus de 90 % des Antillais ont du chlordécone dans leur sang.* » Détaillant la persistance de son usage malgré la connaissance des risques, les blocages judiciaires et l'omerta étatique, Ferdinand livre une minutieuse enquête sur un tabou métropolitain encore trop peu documenté. Critique des réponses de la justice par les indemnisations, l'auteur préconise une réponse fondée sur un rapport renouvelé à la Terre basé sur l'amour, ainsi que sur une « *Constitution autre* » créée par « *des peuples anciennement colonisés* » instaurant la « *reconnaissance de la sacralité de la Terre-mère et de ses écosystèmes* ».

Documenter l'intoxication au chlordécone passe pour Ferdinand par une critique d'un « *habiter colonial* »: « *une manière insoutenable, violente, raciste et patriarcale d'habiter la Terre, forgée au moment des colonisations modernes du XVI^e siècle* ». S'appuyant sur la matrice décoloniale, Ferdinand l'approfondit en avançant l'hypothèse d'un « *racisme environnemental* », « *l'idée déshumanisante que les Noirs seraient capables de supporter plus que les corps blancs, métropolitains, ce qui légitimerait l'absence de souci pour leur santé* ». Même s'il mobilise des données pointues, l'auteur n'épargne pas la scientificité européenne: d'un côté, elle aliénerait les « Noirs » en les dépossédant de leur savoir, de l'autre, elle assiérait la domination coloniale par la « blanchité ». Éclairante, la grille d'analyse vire cependant parfois à l'obsession. En témoigne le portrait d'un archevêque s'attelant à « *dénoncer l'empoisonnement des Antillais* » mais dans un lieu où une « *majorité de Noirs se prosterne devant des statues blanches* ». Dieu aussi serait-il trop blanc?

Peut-être faut-il alors interroger les fondements mêmes de l'approche décoloniale? C'est ce que propose l'ouvrage collectif *Critique de la raison décoloniale*. Dans leur contribution, Pierre Gaussens et Gaya Makaran rappellent la portée universelle de la pensée de Frantz Fanon, philosophe engagé contre le colonialisme et le racisme, appelant à dépasser « *l'essentialisation ainsi que le sentiment de revanche et de supériorité ancrés dans la particularité raciale/ethnique* »: « *Si le fait d'être autochtone ou afro-descendant [...] ne devrait pas représenter un désavantage, cela ne peut non plus conférer des vertus a priori ni un quelconque privilège, sans tomber dans une sorte de démagogie épistémologique.* »

Les contributeurs, originaires pour la plupart d'entre eux d'Amérique du Sud, reviennent sur les présupposés du décolonialisme, tout en en restituant les divergences internes. Il faut souligner l'article de la professeure en sciences sociales argentine Andrea Barriga: tout en pointant le simplisme d'une réduction de la modernité à une date – 1492 – et de la pensée européenne à un cartésianisme aussi binaire que primaire, cette ancienne décoloniale critique désormais le remplacement d'un « *universalisme* » – européen – « *par un autre* » relevant de l'« *américanocentrisme* », qui rend « *tout dialogue impossible* ». Car si vous n'êtes pas d'accord avec eux, c'est probablement que vous êtes « *eurocentriques ou colonisés* ». Méthodique et consciencieux, cet ouvrage rappelle que la « *décolonialité* », pour être réellement libératrice, devrait se défaire de ses oppositions binaires entre les mondes, étayer ses hypothèses sur des données historiques et économiques un peu plus précises, et, surtout, renouer avec une perspective plus universelle sur la condition humaine.

LE MONDE *diplomatique*

Les livres du mois

Idées

La pensée décoloniale, extensions

Par Maurice Lemoine

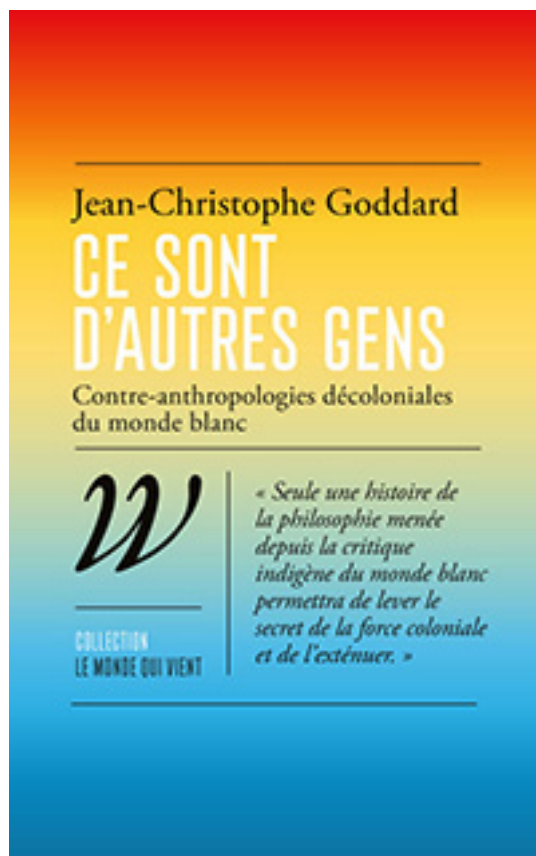
La plupart des mondes vivent sous une occupation ontologique », affirme l'anthropologue colombien Arturo Escobar. À l'Occident, fait d'un seul monde, « *notion aussi impérialiste et coloniale que séduisante* », il oppose le « *plurivers* », un ensemble de mondes imbriqués les uns dans les autres, même si les rapports de forces entre eux sont inégaux.



« Nous croyons souvent que le savoir des hommes, des Blancs, des Euro-Américains et des Euro-Latino-Américains est supérieur à celui des autres groupes sociaux. » Mais, après une phase d'arrogance liée à sa foi « *dans la modernité, le progrès et la globalisation* », la forme

hégémonique de l'« *euro-modernité capitaliste* » — rationaliste, libérale, sécularisée, hétéro-patriarcale et raciste — est entrée en crise. « *N'est-il pas plus sensé de travailler à revitaliser et à recréer les traditions que de s'obstiner à implanter la modernité sur toute la planète ?* » En se mobilisant contre les assauts du « *développementisme* » et de l'« *extractivisme* », les peuples en mouvement et les communautés ethno-territoriales constitueraient l'avant-garde de la réflexion sur une nécessaire transition.

Ethnologique, l'approche d'Escobar s'inspire également du courant de pensée décolonial, fondé au début des années 2000 par le Péruvien Aníbal Quijano, les Argentins Enrique Dussell et Walter Dignolo. Tous prétendent réfléchir « *depuis le côté obscur de l'histoire* » et incarner le point de vue des « *subalternes* ». Le philosophe français Jean-Christophe Goddard soumet ainsi « *la politique écocide et les philosophies racistes de l'Europe aux analyses des activistes, écrivains et théoriciens du Sud global* » (2). Partant de l'idée qu'il ne s'est rien produit de nouveau depuis les premiers actes de l'ordre colonial atlantique, il considère que « *le génocide se poursuit* ».



Survolant Suriname et Gabon, Guyane française et Nouvelle-Guinée, l'ouvrage est érudit. Et le propos rude. « *Les Blancs sont d'abord une minorité d'hommes et de femmes retranchés en marge de l'humanité (...).* » L'évangélisation en prend sans surprise pour son grade. La philosophie — de Platon à René Descartes, d'Emmanuel Kant à Friedrich Nietzsche, sans oublier Baruch Spinoza — « *apparaît non seulement comme une allégorie de la supériorité du vainqueur, mais aussi en tant que facteur concret de domination et d'humiliation* ». Rien n'a changé. « *C'est toujours pour contrer la menace du "repli communautaire" qu'on envoie les colonisés à l'école, dans ces zones de colonisation intérieure que sont les banlieues françaises.* » Comme le disait l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, « *la craie (du tableau noir) est raciste* ».

À mesure qu'il se développait ont fleuri — venues le plus souvent de la droite et de l'extrême droite — des critiques caricaturales du courant décolonial. Celles que portent dans leur ouvrage six intellectuels s'inscrivant dans la tradition marxiste latino-américaine s'en démarquent très clairement. Elles sont riches et stimulantes (3).



Sans aucunement prendre leurs distances vis-à-vis du nécessaire combat contre le racisme, le colonialisme et l'impérialisme, ils mettent en garde : l'attention accordée par les décoloniaux « aux identités, aux spécificités culturelles et aux “cosmovisions” les conduit à essentialiser et à idéaliser les cultures indigènes et les peuples “non blancs”, dans ce qui en vient à ressembler à une simple inversion de l'ethnocentrisme d'origine européenne ». Réfutant l'idée que tout espace de débat critique doit se réduire à une opposition entre « le bourreau et la victime », ils affirment : « Nous croyons à la valeur universelle de la réflexion, au multilatéralisme de la connaissance, au dialogue sans frontières et au métissage des traditions intellectuelles. » Avant d'en appeler à la pensée de Frantz Fanon : « *Le Blanc est enfermé dans sa blancheur. Le Noir dans sa noirceur. (...) Pour nous, celui qui adore les nègres est aussi “malade” que celui qui les exècre.*

Maurice Lemoine

Il y a des œuvres qui nous obsèdent, nous habitent et accompagnent notre écriture en l'ouvrant à un autre souffle, créant une communauté, une constellation de sensibilités qui entrent en résonance.

“Alors, vivons-nous vraiment sur la terre ?
Non, pas pour toujours sur la terre,
seul un petit instant ici !”
— Nezhualcōyotl

“All above us is the touching
of strangers & parrots,
some of them human,
some of them not human.”
— Aracelis Grima, *Elegy*



Juliana Góngora, *Les humeurs* (détail),
2017, sel cristallisé à la surface des
mouchoirs, exposition individuelle
au musée Mac Val, oct. 2017 – fév. 2018
© l'artiste

SENTIR-PENSER LE VIVANT

Les images des *Humeurs*, 2017 (sel, terre, mouchoirs, eau) et *Cama de viento*, 2017 (lit de camp en toile, eau) de Juliana Góngora, artiste colombienne née en 1988 à Bogota, ont jalonné l'écriture de ce texte. Le sel, un matériau chargé de significations spirituelles en Colombie, notamment grâce à sa capacité à préserver et à guérir, est utilisé par l'artiste comme symbole de la résilience de la classe ouvrière. *Les humeurs* est un éloge collectif exprimé à travers une série de mouchoirs appartenant à des travailleuse-s vivant en périphérie de Paris. Il marque le passage du temps en filtrant l'eau et en conservant les amas de sel qui en résultent, laissant ainsi une trace métaphorique du travail et de la fatigue. L'œuvre a été développée en écho à *Cama de viento*, un lit de camp utilisé par le père de l'artiste tout au long de sa jeunesse. Désormais transformé par Juliana Góngora comme un filtre à eau, il évoque, à travers une matière délicate, les cycles de vie et le passage du temps. C'est un temps qu'il faut réinventer qui, dans sa fragilité, peut ouvrir à un autre possible.

Or, le possible s'oppose non seulement à l'impossible (ce qui par définition ne peut pas être) mais également au réel en tant qu'il se substitue au réel dès lors qu'il le fait exister.

Un autre possible est possible d'Arturo Escobar, récemment publié en français, se compose d'essais écrits entre 2014 et 2016 dans des contextes variés, tantôt universitaires, tantôt militants — une distinction très poreuse en Amérique latine. Tous les chapitres peuvent être lus indépendamment et restent plus que jamais d'actualité, près de dix ans après leur rédaction.

Dans ce livre, le *sentipensar*, concept développé à partir du livre éponyme d'Arturo Escobar, se décline comme un *sentir-penser* le possible. En traversant les chapitres, nous y lisons la possibilité d'un *Pachakuti*. Le mot aymara *Pachakuti*, composé de *pacha*, “espace-temps”, et de *kuti* “tourner”, “tordre”, signifie littéralement “révolution de l'espace et du temps”. Le *Pachakuti* fait référence à la transformation profonde de l'espace-temps que nous habitons, à la subversion et l'altération de l'ordre existant. Il renvoie aux principes les plus intimes et fondamentaux des cosmogonies andines. C'est la pensée du changement radical dans l'histoire, qui se produit à travers de très longs cycles. C'est l'idée du retournement du temps. Dans ce concept, la notion d'espace est indissociable de celle du temps. Or, cette possibilité de comprendre et de se comprendre différemment dans l'espace et le temps induit aussi un autre rapport au vivant, à la terre, aux arbres, aux animaux, à la forêt. Si le temps s'enroule et tourne dans l'espace en une spirale ascendante, l'espace englobe des territoires qui incluent tous les vivants qui les peuplent et les relations entre eux dans une interdépendance radicale de tout ce qui existe.

Tout l'édifice de la civilisation occidentale moderne avec son patriarcat, son racisme et son exploitation capitaliste repose sur une ontologie dualiste fondée sur la séparation entre le sujet et l'objet, l'esprit et le corps, la raison et l'émotion, etc. Tous ces binômes constituent une véritable ontologie de la séparation contre laquelle les mondes relationnels des *peuples-territoires*, des peuples autochtones se rebellent. Pour le dire avec les mots d'Antonio Bispo dos Santos dans *La terre donne, la terre veut*¹, il est question de sortir de toute pensée binaire pour aller vers une pensée frontalière. Ou, selon nous, faudrait-il plutôt dire “transfrontalière”, car toute révolution dans la pensée comme dans la vie quotidienne ne peut avoir lieu qu'en assumant l'état de “trans”, les transitions, les états/instants/espaces interstitiels qui traversent les corps, la vie, l'art, la politique.

1 A. Bispo dos Santos, *La terre donne, la terre veut*, Paris, Wildproject, 2025.

2 L'énaction indique un processus de création de la réalité.

3 A. Escobar, *Un autre possible est possible*, p. 81.

4 Dans la mythologie naha et maya, la spirale est un symbole vital. Chez les Nahuas, le *malinalli* est la double spirale hélicoïdale, animée d'un mouvement giratoire permanent, qui relie le ciel à la terre et à l'inframonde. Le coquillage à forme spiralée renvoie à l'infini.

Escobar nous invite à suivre la proposition du peuple indigène Nasa du sud-ouest de la Colombie. Celle-ci se base sur deux énoncés : la réappropriation du territoire et la libération de la Terre Mère, et s'enracine dans une notion autre du réel et du possible, dans d'autres façons de faire monde qui ne sont pas *cosmophobiques*. Dans les cosmovisions andines, la peur du cosmos n'existe pas, car il n'y a pas de séparation entre les êtres humains et tous les autres êtres vivants et les forces cosmiques de la Terre. La *cosmophobie* est simplement un produit du monothéisme, en particulier du monothéisme chrétien, alors que tout existe en relation, que tout émerge et se développe dans des faisceaux de relations. Ce que nous considérons comme non humain nous constitue également (nourriture, air, eau, minéraux, micro-organismes).

On pourrait aussi souligner, selon Escobar, la connexion entre ces cosmovisions andines et le bouddhisme dont l'un des principes fondamentaux est l'idée de l'interdépendance et de l'interexistence.

Il s'agit finalement d'une manière d'exister et de ré-exister, d'un *sentir-penser* qui émerge parmi les groupes subalternes et les mouvements sociaux et qui remet radicalement en question le concept d'universalité en tant que pilier de la pensée moderne occidentale. Tous ces mouvements se focalisent sur la reconstitution du communal, soit une matérialité vibrante qui concerne tout le vivant. La *communalité* — concept ancré dans la théorie critique latino-américaine — fonctionne toujours avec les concepts d'autonomie et de territoire. Dans ce sillage, "autonomie" est le nom donné par les luttes populaires latino-américaines aux tentatives de créer les conditions d'une réexistence, faisant du territoire le sujet et non l'objet du soin. Autrement dit, pour réaliser le communal il faut mettre en place les conditions nécessaires à l'autocréation continue des communautés dans lesquelles coexistent en profonde interrelation humain et non-humain (le non-humain organique, l'inorganique, l'affectif et le spirituel).

Pour exister, ces mondes, ces plurivers — qui possèdent une matérialité complexe organique et inorganique, eaux, minéraux, degrés de salinité, formes d'énergie — n'ont pas besoin d'une séparation entre la nature et la culture ; au contraire, ils existent parce que les pratiques qui les produisent ne dépendent pas d'une telle division. Dans une ontologie relationnelle, les êtres n'occupent pas le monde, mais l'habitent. Dans un monde relationnel, la défense du territoire, de la vie et des biens communs sont des actions inséparables.

Ainsi, Escobar reprend deux puissantes formules zapatistes : "un monde qui en contienne plusieurs", laquelle incarne parfaitement le concept de plurivers, c'est-à-dire la volonté de maintenir vivants, d'œuvrer à la préservation de mondes multiples, et "d'en bas, à gauche", qu'il complète par "avec la Terre".

Penser avec la Terre signifie véritablement s'inspirer des cosmovisions et des ontologies relationnelles des peuples-territoires, indigènes et afro-descendants. C'est un savoir organique, circulaire, c'est la pensée de ceux et celles qui donnent vie par leurs luttes à des récits contre-hégémoniques, ceux et celles qui défendent la montagne contre l'exploitation minière, ceux et celles qui protègent les fleuves et les sources d'eau et tous les lieux où s'entremêlent humain, naturel et spirituel contre l'extractivisme ou encore ceux et celles qui luttent pour la relocalisation des économies et de la production, la défense des semences, de l'agroécologie et de la souveraineté alimentaire.



"La pensée de la Terre innerve la conception du territoire. N'importe qui peut avoir une terre, mais le territoire, c'est autre chose, disent certains Anciens du Pacifique afro-colombien. Le territoire est un espace où l'on *énacte*² des mondes relationnels."³

Par relationnalité, Escobar se réfère au principe de l'interrelation et interdépendance à tous les niveaux. Tout existe parce que le reste existe, contrairement à ce que nous affirme la modernité, du moins depuis Descartes. Il n'y pas d'objets, de sujets ni de processus qui existent en soi. Le réel n'est pas fait d'objets isolés en interaction, tout comme le temps n'existe pas. Le présent est saturé de passé et de futur à l'image de la spirale.⁴

"Relationnalité" signifie alors sortir de la vision binaire du monde, se sentir, se saisir au sein d'un dense réseau d'interrelations et de matérialités. Escobar l'appelle aussi "ontologie relationnelle" où ne se conçoit nulle séparation entre l'humain, les micro-organismes, la vie aérienne (racines, arbres, insectes, oiseaux), la vie aquatique et amphibie (crabes, crevettes, autres mollusques et poissons), les êtres surnaturels qui établissent parfois des communications entre les différents mondes et les êtres, et l'humidité, la pluie, le soleil, les ancêtres, les esprits. Une interexistence, une trans-existence, en quelque sorte, pour laquelle il convient de trouver d'autres manières d'être, de co-exister. Cette architecture de l'interrelation et de la reconnexion ne peut qu'avoir lieu de façon collective à partir d'un exercice de réimagination du territoire qui tendrait vers une autre production de l'espace. Encore, cette relationnalité, selon Escobar, se veut aussi radicale, toutes entités qui constituent le monde sont si profondément liées entre elles qu'aucune n'a d'existence intrinsèque et distincte en soi. Finalement, il s'agit aussi d'un geste profond de réparation du tissu communautaire. Si les ontologies non dualistes ont su résister à un capitalisme colonialiste, patriarcal et raciste, les ontologies de la séparation eurocentrées se sont toujours construites sur des systèmes de domination fondés sur la hiérarchie, le contrôle, l'appropriation et la violence. Regarder ces ontologies non dualistes qui sont ancrées en Amérique latine nous permet alors d'imaginer qu'un autre possible est possible car les ravages coloniaux, patriarcaux et capitalistes n'ont pas pu, fort heureusement, éradiquer les multiples façons de faire monde. Si les mondes sont multiples, nous dit Escobar dans son épilogue, le possible doit l'être aussi. Et cet autre monde est possible car il est plurivers. Ces essais qui ne sont ni normatifs, ni prédictifs ou prescriptifs, ne sont pas davantage des diagnostics, mais ils nous permettent d'imaginer des possibles en toute conscience de la dévastation en acte.

Mara Montanaro

Juliana Góngora, *Cama de viento*, 2017, détail de deux mouchoirs remplis de sel humide, alourdissant le lit et favorisant la cristallisation du sel. Ce processus se poursuit encore aujourd'hui. Exposition individuelle au musée Mac Val, oct. 2017 – fév. 2018
© l'artiste



ARTURO ESCOBAR, UN AUTRE POSSIBLE EST POSSIBLE. DES CHEMINS POUR LES TRANSITIONS DEPUIS ABYA YALA/AFRO/AMÉRIQUE LATINE, PARIS, ÉDITIONS ZULMA, 2024. UN ESSAI TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR CLAUDE ROUGIER EN PARTENARIAT AVEC LES ÉDITIONS JIMSAAN DIRIGÉES PAR FELWINE SARR, ISBN 979-10-38703-07-0

Mara Montanaro est philosophe, militante et commissaire d'exposition. Elle est aussi directrice de programme au Collège international de philosophie et est notamment l'autrice de *Françoise Collin. L'insurrection permanente d'une pensée discontinue* (Rennes, PUR, 2016) et *Les Théories Féministes Voyageuses, internationalisme et coalitions depuis les luttes latino-américaines* (éd. Divergences, 2023).

Le réel « pluriversel » d'Arturo Escobar

Le nouveau livre de l'anthropologue colombien Arturo Escobar propose une alternative au slogan altermondialiste « *Un autre monde est possible* ». Militant écologiste et défenseur des droits des communautés autochtones, l'auteur considère que pour répondre à notre « *crise civilisationnelle* », nous devons d'abord imaginer « *une autre façon de penser le possible* ». Comment ? En commençant par observer localement les autres mondes qui existent déjà. Par exemple, dans les « *cosmovisions* » des peuples indigènes d'Amérique, ou dans la pensée de la « *Terre Mère* » des Indiens Nasa de Colombie. S'érigeant contre la « *vision hégémonique d'un monde fait d'un seul monde* » – le monde « *globalisé capitaliste, patriarcal et colonial* » –, Escobar offre un éclairant point d'entrée dans le

courant dit de « l'ontologie politique ». Cette approche oppose aux visées universelles de la philosophie politique moderne une conception « *pluriverselle* » du réel, qui implique de reconnaître l'existence et la valeur d'une pluralité de manières d'être, en relation avec, y compris, les entités non humaines dont dépend notre vie. ■ D. ZE.

► *Un autre possible est possible*

(*Otro posible es posible*), d'Arturo Escobar,
traduit de l'espagnol (Colombie) par Claude Rougier,
Zulma/Jimsaan, « Essais », 368 p., 22,50 €.



Pour des transitions locales

Un autre possible est possible Arturo Escobar, Jimsaan & Zulma, 2024, 368 p., 22,50 €

Article réservé aux abonnés

Par Nicolas Journet

Publié le 28 novembre 2024

🕒 1 minute de lecture

Partager

Imprimer

Dans ce recueil d'essais, l'anthropologue colombien Arturo Escobar s'emploie à souligner la vitalité de la pensée décoloniale et des perspectives d'avenir qu'elle ouvre. Tenant pour acquise la faillite de la modernité, destructrice des modes de vie traditionnels tout comme de la planète, il endosse les alternatives avancées non seulement par certaines communautés ethniques de son pays, mais partagées (en partie) par d'autres mouvements dans le monde : autonomie locale, communalité, absence de domination raciale, harmonie avec la nature, sacralité du territoire, pluralisme des savoirs, restauration de principes ancestraux, spiritualité. On les résume parfois à des mots d'ordre : « *Buen vivir* » en Amérique latine, « *Ubuntu* » en Afrique. Il prend ses distances avec les gauches révolutionnaires, et plaide pour des formes de transitions aussi locales, donc diverses, que sa pensée est, elle, globale, conceptuelle et idéaliste. Un cocktail qui n'échappera sans doute pas aux critiques qui s'expriment ci-dessus.



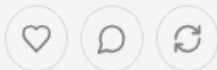
► TERRE. Notre Sélection Livres "UNE AUTRE CULTURE".

Il faut parfois (souvent) creuser un peu plus profondément que d'habitude pour identifier les racines de la culture qui vont donner naissance aux plus belles fleurs et aux plus beaux fruits du savoir.



TOPNATURE BOOKS

AVR. 15, 2025



Partager



UN AUTRE POSSIBLE EST POSSIBLE. Arturo Escobar. Traduit de l'espagnol (Colombie) par Claude Rougier.

Un autre possible ? À condition de **sortir de la pensée occidentale** qui consiste à réduire les questionnements à une approche dualiste. Rapport humain/non humain, sujet/objet : des fondations intellectuelles en réalité coloniales qui visent à totalitariser le monde, condamnant de fait à l'immobilisme les communautés en mouvement. Arturo Escobar se place ailleurs sur l'échiquier de la pensée libre. Inspiré par la **contestation latino-américaine**, il inscrit son travail d'anthropologue colombien dans la lignée des zapatistes, indigènes et descendants afro-colombiens du Pacifique qui entendent récupérer leurs terres, les revitaliser : libérer la Terre pour libérer les communautés autochtones ainsi amenées à se désigner elles-mêmes.

À ses yeux, **la pluralité** s'affirme comme la garantie d'une réelle alternative au système institutionnalisé de la pensée duelle. Être "contre" n'est-il pas signifiant d'une acceptation de

la subordination, d'une occupation ? Reconnaître l'inter-existence de plusieurs mondes, qu'il nomme le **“plurivers”**, agir dans ce sens sur le plan individuel et collectif, conduit selon lui en premier lieu à se dégager concrètement de **la dictature des besoins**, du développement, de la productivité. Habiter la Terre, c'est l'ouvrir, la ré-ouvrir, à la culture, à tous les sens du terme, de ses **habitants natifs**, à leur dynamique spécifique, questionner la vision hégémonique dominante de la modernité, et œuvrer à la réunion des terres et des hommes (la **“reconstitution du communal”**, pilier de l'autonomie) afin de réparer les dégâts de la séparation, ressort de la domination coloniale.

Sous la plume d'Arturo Escobar, la terre prend naturellement **un autre relief**, tel un corps qui retrouverait ses limites, sa chair, son intégrité. Et nous avec, solidaires des **populations autochtones**, des sœurs au-delà du genre